Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 4 (1933)

Heft: 3

Artikel: L'évolution économique de la vallée de Delémont

Autor: A.R.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-823771

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rité. Les préparations de tabacs Burrus, de renommée mondiale, sont une industrie créée aussi chez nous et qu'une direction entendue a constamment fait prospérer.

La petite métallurgie a des établissements qui tiennent le coup, un important à St-Ursanne, les autres à Miécourt.

Le district de Porrentruy ne fait donc pas trop mauvaise figure dans l'économie générale du pays. Cependant, le marasme actuel l'atteint très vivement et les sources d'occupations ne suffisent pas à absorber l'activité normale de la population. Néanmoins, étant donné une certaine variété de ressources, il est peut-être moins atteint que d'autres contrées du Jura.

La politique toujours plus accentuée en faveur du nationalisme économique lui cause un tort considérable, comme aussi la propension à le traiter de quantité négligeable pour cette raison qu'il constitue un des confins du pays. Cette particularité lui mériterait pourtant bonne justice, une accentuation de sollicitude, étant donné qu'elle crée une situation extrêmement gênante. Les barrières économiques prennent quelquefois l'allure d'un carcan, surtout quand on constate que du côté du pays même on est enclin à considérer comme légitime cette infériorité.

Puisse l'électrification de notre ligne ferrée, réclamée depuis si longtemps, contribuer à resserrer les liens et porter nos concitoyens jurassiens à comprendre mieux l'Ajoie et à lui rendre de plus en plus doux les contacts avec la patrie suisse, à laquelle ses habitants restent attachés par toutes leurs fibres. E. J.

L'évolution économique de la vallée de Delémont

L'histoire de la vallée de Delémont, sous le régime de nos princes-évêques de Bâle, est étroitement liée à celle de la ville. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? La vallée de Delémont, gouvernée par la ville, ne formait-elle pas la châtellenie de ce nom ?

Quand, le 21 février 675, nos deux grands pionniers de la civilisation jurassienne, Saint Germain et Saint Randoald, abbé et prévôt de Moutier-Grandval, mouraient martyrs à la Communance, sur les ordres du barbare duc d'Alsace, Adalric, Delémont n'existait pas encore. Nous n'en rencontrons la première mention — *in figo Delemonte* — qu'une soixantaine d'années plus tard, vers 735-737 [1]), et encore, à l'état de bourg, c'est-à-dire de quelques

[1]) « Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Mirovingiarum » V, 27, note 1.

maisons éparses. La lettre de franchise du 6 janvier 1289, délivrée par l'évêque Pierre Reich de Reichenstein, lui donna un caractère de ville fortifiée. On l'appela désormais *oppidum Telspergense*, ville fortifiée de Delémont et non plus *universitas Telspergensis*, communauté rurale de Delémont. Delémont est devenue une personne juridique. Elle possède son chef, le maire, nommé par l'évêque en personne, sa bannière, symbole des franchises reçues, son sceau. Elle se met à l'abri des attaques par la construction d'une enceinte. Elle possède son église, son moulin, sa foule, son martinet, sa maladière, en un mot, ce dont elle a besoin.

La ville abrite au début une population uniquement agricole. Puis, au XIVe siècle, se fondent à Delémont, sous le curé Pierre Charbon, les Chandoilles ou Confrérie des Chandelles qui ne groupèrent, à l'origine, que cinq corporations : les cultivateurs, les tisserands, les charpentiers ou chappuis, les cordonniers et les tailleurs. Les Delémontains, jusqu'au milieu du XVe siècle, construisent leurs demeures en bois. Il a fallu une pénible expérience pour leur faire comprendre la nécessité de bâtir en pierre. Le 16 novembre 1487, un violent incendie réduisit en cendres toute la ville, à l'exception de l'église, de deux maisons et la cuisine dans la cour de l'évêque de Bâle, la maison curiale, une autre voisine et celle de Humbert des Bois près de la tour appelée la porte des Prés. Un tableau sur parchemin miniaturé, conservé à la Bourgeoisie de Delémont, nous rappelle ce triste événement.

La Réforme, implantée par Berne à Moutier, en chasse les chanoines qui s'installent à Delémont, en janvier 1534. Ce corps ecclésiastique, au sein duquel étaient représentées les familles les plus importantes du pays, les Reinach, les Wicka, les de Maller, les Bajol, les de Stall et d'autres, contribua à favoriser le développement d'une bourgeoisie cultivée et instruite. Il suffit d'ouvrir, pour s'en rendre compte, l'inventaire des livres de la bibliothèque, dressé en 1661, qui appartenaient à feu Walter Wicka, bourgeois et du conseil de Delémont.

Une conséquence du malaise politique et financier qui pesait depuis la fin du XIIIe siècle sur l'évêché de Bâle, fut la résurrection, en quelque sorte la création de l'industrie par l'exploitation des richesses du sous-sol de la vallée. Cet immense travail fut l'œuvre de notre plus grand prince-évêque, Jacques-Christophe de Blarer de Wartensee, de glorieuse mémoire. Il fit édifier en 1598 les forges et le haut-fourneau d'Undervelier et il en paya les frais de ses propres deniers. Ces forges eurent leur période de prospérité. Elles connurent bien des vicissitudes. Elles furent achetées en 1879 par la Société des forges de Choindez et démolies en 1880 après 271 années d'existence. Ce sont elles qui fournirent le fer nécessaire à la construction des ponts suspendus de Fribourg. En 1604, le prince-évêque établit le haut-fourneau de Courrendlin.

C'est encore lui qui installe à Delémont la frappe de la monnaie de l'évêché. C'est toujours lui qui fournit la ville d'eau potable par la construction des pittoresques fontaines qui existent encore aujourd'hui.

La guerre de Trente Ans tisse un voile de désordre et plonge la ville de Delémont dans un dénuement sans pareil dans l'histoire. On ne peut presque pas croire au total des sommes d'argent qui furent levées sur Delémont et sa vallée. Cette misère se prolongea jusqu'au XVIIIe siècle et aboutit aux troubles de 1730 à 1740. C'est aussi le siècle des grandes constructions : le château en 1726, l'hôtel de ville en 1748, l'église en 1762.

Le XIXe siècle, qui fut témoin de l'annexion de l'évêché princier de Bâle au canton de Berne sera aussi le témoin d'un nouvel essor et d'une nouvelle vie qui vont naître dans la vallée de Delémont.

De par sa nature, la vallée de Delémont est essentiellement destinée à l'agriculture, bien qu'elle n'ait pas un sol des plus fertiles. Si Delémont possédait autrefois ses tisserands, ses foulons, ses charretiers, ses fours à chaux et à tuiles, retenons que les petites industries de l'époque n'excluaient en rien le métier de cultivateur.

Delémont ne prendra son caractère propre qu'au XIXe siècle. La population était, en 1710, de 853 habitants ; de 1050 en 1804 ; de 3700 en 1886 ; elle est de 6400 habitants aujourd'hui.

La richesse de son sous-sol fut le facteur principal de l'industrie qui devait s'établir dans la vallée de Delémont. On en soupçonnait déjà la valeur à l'époque romaine et Auguste Quiquerez prétend même que la fabrication du fer dans le Jura ne date pas seulement de l'époque romaine mais qu'elle remonte à l'époque celtique. Dans le bassin de la Birse, la région la plus ferrifère est sans contredit la vallée de Delémont. C'est la seule qui, jusqu'à aujourd'hui, fournisse du minerai tandis que dans d'autres contrées, dans les bassins de la Suze, du Doubs et de l'Allaine, l'exploitation de la mine a dû être abandonnée déjà vers la fin du milieu du XIXe siècle. La première exploitation de l'une des mines du Jura bernois a été rigoureusement consignée dans la bulle du pape Alexandre III, en 1179. Ce dernier confirme les possessions du chapitre de Moutier-Grandval et entre autres, le droit du monastère d'exploiter les mines d'Eschert,... *et quartam de ferrofodinis de Escert...*[1]).

La plaine d'Ajoie est pauvre en minerai de fer au contraire de la vallée de Delémont. Ainsi, les gisements qui se trouvaient au pied des Rangiers, et notamment au-dessous de la Caquerelle, étaient très puissants. En 1516, par exemple, on conduisait à Bassecourt de la mine de Montavon et de Séprais. Les minières de

[1]) Trouillat, Monuments I, p. 371.

Courrendlin et de Châtillon furent ouvertes à l'exploitation en 1624. Mais elles étaient d'un rendement difficile et laissèrent souvent le haut-fourneau de Courrendlin sans minerai. Les mineurs qui travaillaient dans les mines de Courcelon et de Vicques perdirent maintes fois les filons.

D'après les informations d'Auguste Quiquerez, inspecteur des mines du Jura, il devait se trouver à Delémont un grand nombre d'anciennes minières de peu d'importance. Cela tenait à l'insuffisance des moyens techniques d'alors qui ne permettaient pas de traverser les couches superposées de sédiments tertiaires. L'exploitation des minières des environs de Delémont ne commença guère que vers les années 1840.

La technique de l'exploitation du minerai de fer pisolithique ne prit sa forme actuelle que vers la fin du XIXe siècle. Autrefois, pour extraire le minerai, on pratiquait des galeries horizontales parce qu'on ne connaissait pas encore suffisamment le boisage des puits verticaux et que ces galeries permettaient un écoulement facile des eaux souterraines. Ce n'est que plus tard, dès que les mineurs surent exécuter le boisage de puits forés verticalement et, surtout, dès l'application de la pompe aspirante et foulante, qui permettait de se rendre maître de l'eau, qu'on se mit à exploiter les gîtes ferrifères de la vallée de Delémont. On parvint ainsi jusqu'à plus de 130 mètres de profondeur.

Au fond du puits, le mineur ouvre des galeries partout où il aperçoit du minerai et où il suppose en trouver. Les gîtes ne sont pas toujours continus. La mine se rencontre souvent par amas isolés. Au lieu de perdre son temps à des recherches peu fructueuses, le mineur préfère forer de nouveaux puits.

En dehors de la galerie où le mineur travaille (aujourd'hui avec la perforatrice à air comprimé, autrefois au pic) les couloirs n'ont qu'un mètre de haut. Pour éviter la fatigue, les ouvriers circulent, le dos plié, appuyés sur une minuscule canne. La mine détachée de la paroi est chargée sur un wagonnet (autrefois dans une brouette), puis elle est versée dans le cuveau qui l'amène à la surface. Autrefois, le cuveau était actionné par un treuil à main. En 1857, les Usines Louis de Roll installèrent la première machine à vapeur qui révolutionna les minières de Delémont. Aujourd'hui les bennes sont actionnées par l'énergie électrique ainsi que les pompes souterraines. La lampe à huile a été remplacée par celle à acétylène et même le fond du puits est éclairé à l'électricité.

Les grains de mine sont enveloppés de bol, ou argile ferrique rouge. Ils doivent être débarrassés de cette matière avant d'être livrés au haut-fourneau.L'opération se fait au lavoir, grand bassin dans lequel des bras de fer axés à un cylindre détachent l'argile du minerai, la détrempe, dans l'eau qui se renouvelle en abondance. L'eau chargée du limon argileux est conduite par des canaux

spéciaux dans des bassins décanteurs où l'argile se dépose. Puis le minerai est chargé sur des wagons qui le conduisent à Choindez pour le fondre.

Or, le 19 avril 1771, naissait à Soleure Louis de Roll. Son père était le maréchal François-Urs-Joseph-Victor-Guillaume de Roll et sa mère la comtesse Marie-Anne-Eve-Béatrice de Diesbach de Fourny. Conseiller d'Etat, il s'intéressa à l'entreprise des frères Dürholz qui venaient de construire à St-Joseph un haut-fourneau. En 1809, Louis de Roll devint le principal associé et c'est ainsi que prirent corps les Usines Louis de Roll. Déjà en 1831, la société extrait du minerai à Corcelles. Mais le rendement décrut par la suite. En 1843, les minières de St-Joseph furent complètement abandonnées. Il était tout indiqué que l'entreprise s'installât à Delémont même. On avait pensé construire le haut-fourneau à Crémines, mais réflexion faite — la Birse pouvait fournir la force motrice — le haut fourneau fut construit à Choindez, exactement sur l'emplacement de celui d'aujourd'hui. Le 7 septembre 1846, il fut mis à feu.

Des années 1850 à 1900, le rendement fut merveilleux. En 1858, le haut-fourneau de Choindez produisit 2040 tonnes de fonte brute et la forge 485 tonnes de fer forgé. La guerre franco-allemande ralentit le commerce, qui atteignit son apogée dans les années 1880 à 1900. En 1914, le haut-fourneau de Choindez — le seul qui marche encore en Susse — a produit 22.000 tonnes de fonte. Ce maximum avait été atteint pour toute la Suisse en 1858, époque où neuf hauts-fourneaux étaient en activité.

De nos jours, la Société de Louis de Roll groupe plusieurs usines : Gerlafingen, la Cluse, Olten, Berne, Choindez et les Rondez. Les produits sont des plus variés : articles laminés, articles forgés et estampés, appareils pour conduites d'eau et de gaz, articles de chauffage, articles en fonte pour bâtiments et ornementation, organes de transmissions, wagonnets, machines pour entrepreneurs, laminoirs, matériel de chemin de fer, etc...

Parmi les autres industries qui se sont implantées à Delémont et dans sa vallée, citons le tissage de la soie dans le Val Terbi ; pendant plus d'un demi-siècle la population de la contrée a trouvé dans cette industrie une source de gain appréciable. Malheureusement, par suite de la crise particulièrement aiguë de ces dernières années, la maison Schwarzenbach, de Zurich, s'est vue dans la nécessité d'y mettre fin. La Coutellerie occupe actuellement un peu moins d'ouvriers qu'en temps normal. La Brasserie Jurassienne est démolie. L'exploitation des forêts, qui assure le pain quotidien à bien des charretiers et qui procure ainsi d'importantes ressources à nos communes, jouit d'une prospérité moins grande qu'autrefois. Cependant le commerce du bois, les scieries, la menuiserie font vivre encore bon nombre d'ouvriers. La par-

queterie de Bassecourt, après une éclipse de courte durée, a repris une belle activité. Les grandes scieries d'Undervelier et de Glovelier ont une clientèle fidèle en dehors des frontières du Jura. Nos carrières, la Fabrique de ciment de Bellerive, l'Entrepôt fédéral des alcools font vivre un bon nombre de personnes.

Quant à l'horlogerie, elle n'a jamais pris pied d'une façon solide chez nous. Par ces temps calamiteux, ce désavantage est un bien pour notre vallée, car si l'horlogerie s'était développée à Delémont comme à Tavannes, par exemple, la situation économique serait angoissante. Il est vrai que Delémont, au début du XIXe siècle, a possédé d'excellents horlogers. On peut voir au Musée Jurassien plusieurs montres fabriquées de toutes pièces par un certain Joseph Feune, dit la Ficelle, de Delémont, qui fonctionnait encore comme receveur de l'enregistrement. Aujourd'hui, c'est dans la fabrication de la boîte de montre que notre vallée s'est spécialisée ; cette branche intéressante de l'industrie horlogère occupe encore une main-d'œuvre masculine et féminine nombreuse dans les ateliers et usines de Delémont, Courtételle et Bassecourt.

L'industrie des sabots de Courfaivre tend à se perdre. Par contre, l'usine *Condor* occupe actuellement 200 ouvriers. En 1893 arrivaient de Franche-Comté les frères Jules et Edouard Scheffer. Ils débutent à Courfaivre dans l'horlogerie. Le vélo les intéresse. Ils se lancent dans ce champ d'action et si les débuts furent très modestes — 16 ouvriers — l'entreprise se développa sous l'influence d'un groupe de personnes avisées et entreprenantes de la région de Delémont et de Porrentruy. En 1896, l'établissement se transforma en Société anonyme. La fabrique ne se composait alors que d'un seul bâtiment fort exigu. Successivement agrandis en 1903, 1908, 1923 et 1929, les bâtiments occupés par les Usines Condor couvrent aujourd'hui une superficie de 8000 m². La fabrication porte non seulement sur les cycles, mais encore sur les motocyclettes, les véhicules industriels et utilitaires, les roues dentées, d'engrenage, les appareils de changements de vitesse, le matériel de signalisation routière, les travaux de découpages, de décolletages pour l'industrie mécanique, etc... Cette industrie a fait de Courfaivre, l'ancien *curtis fabrorum,* le domaine des forgerons, le village le plus industriel de la vallée. L'industrie des cycles s'est implantée aussi dans le village voisin de Bassecourt, où la marque Jurassia commence à être avantageusement connue.

L'ouverture à l'exploitation des lignes de chemin de fer jurassiennes fut, sans conteste, le facteur essentiel de la remarquable évolution économique de la vallée de Delémont dans les cinquante dernières années. La mettant en communication rapide avec les grands centres de production, facilitant l'établissement de la main-d'œuvre qui lui manquait, provoquant des courants d'échange dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans le domaine commercial,

elle la sortit d'un isolement qui la condamnait peut-être à rester encore longtemps ce qu'elle avait été pendant des siècles : une contrée peu ouverte à l'influence vivifiante du dehors. Le marasme actuel ne doit pas nous faire désespérer de la voir renaître à la prospérité des « belles années ». A. R.

Quelques mots sur les chemins de fer du Jura bernois

Le mardi, 29 janvier 1867, le Grand Conseil du canton de Berne commença une discussion, qui ne dura pas moins de cinq jours complets, sur le projet d'établissement d'un réseau ferroviaire jurassien. L'année précédente et auparavant aussi, on avait déjà abondamment délibéré sur le même objet. Le gouvernement désirait enfin arriver à un résultat positif. En son nom, M. le conseiller d'Etat Jolissaint, directeur des chemins de fer du canton, présenta un projet de décret assurant l'aide de l'Etat à la construction des lignes projetées suivantes :

Bienne-Sonceboz-Delémont ;
Delémont-Porrentruy-Delle ;
Delémont-Bâle et
Sonceboz-Les Convers.

La commission préconsultative du Grand Conseil avait préparé elle aussi un projet de décret qui fut présenté en même temps. Celui-ci ne considérait que les lignes :

Bienne-Sonceboz-Tavannes ;
Sonceboz-Convers et
Porrentruy-Delle,

et prévoyait ainsi une dépense beaucoup moindre.

Durant cinq jours, les opinions s'affrontèrent, car l'opposition d'un grand nombre de députés de l'ancien canton paraissait irréductible. On avait peur d'engager l'Etat dans une aventure financière pouvant conduire à un désastre. Un député, par exemple, s'exprimait ainsi :

Si les frais d'établissement d'un chemin de fer, si l'énorme capital qui y est enfoui, ne sont pas en rapport avec les avantages qu'il procure, alors ce capital est enlevé à l'industrie productive. Je crois en conséquence (et vous pouvez aussi le considérer comme une autre hérésie) que de nos jours nous avons trop de chemins de fer en Suisse, et qu'il eût mieux valu suivre l'avis du célèbre Robert Stephenson, qui a dit que la Suisse est un pays agricole, traversé par des grandes routes sur lesquelles circule un trafic considérable ; qu'à cause de cela, il suffit d'avoir de grandes lignes qui attirent le trafic international. Stephenson ne voulait construire que deux grandes lignes diagonales,